

## [Transcript] Affaires sensibles / "Dupont Lajoie" : un tournage à racisme-sur-mer

France Inter

Aujourd'hui dans « Raffaire sensible », du pont de la joie 1975,  
un film saisissant, signé Yves Boisset,  
qui dépend une partie de la société française de son époque, raciste et sans complexe.

A l'été 1973, la France connaît en effet une vague de violence xenophobe  
principalement axée contre les populations magrébiles,  
exactions connues sous le nom de Ratonade.

Dans le midi, notamment à Grasse et à Marseille,  
des travailleurs algériens sont agressés et même tués.

Un été meurtrier qui va inspirer Yves Boisset  
connu pour ses films populaires et surtout engagés.

Le héros du film, du pont de la joie,  
pour ne pas dire du pont de la joie,  
est ce qu'on appelle un Français moyen,  
et dans son cas, très moyen.

Bon vivant et spontané, amateur de charcuterie et d'un rouge,  
il est aussi libidineux que l'âge, bête et raciste.

Un racisme diffus comme celui qui imbibe alors la France,  
soit racisme ordinaire, dit-on,  
qui mènera le personnage du film aux pires atrocités  
et qui pèsera jusque sur le tournage.

Success public et polémique,  
du pont de la joie reflète la France d'hier et peut-être d'aujourd'hui.

Notre invité, Julien Gardner, historien, enseignant Sciences Po  
et directeur de la culture à l'université côte d'Azur,  
il est aussi réalisateur.

Le documentaire Acawati, les derniers compteurs,  
est actuellement disponible sur la plateforme technique.

Affaire sensible,  
une émission de France Inter en partenariat avec Lina,  
préparée aujourd'hui par John Mayer,  
coordination Christophe Barreur,  
réalisation Baja Mariquet.

Fabrice Drouel, affaire sensible,  
sur France Inter.

Nous sommes en 1973.

Sans n'éterminer les 30 glorieuses et du plein emploi.

Retour sur Terre, fin de la parenthèse enchantée.

La France découvre le chômage.

Pour tenter d'y remédier,

le gouvernement de Jacques Chabandelmas,  
public et circulaire Marcelin Fontanet,  
qui restreigne la circulation des immigrés  
malgré bains sur le territoire,

pourtant autrefois encouragé.  
Une mesure qui va placer 83% des travailleurs migrantant  
la clandestinité et renforcer leur précarité.  
Victime de la crise économique,  
qui frappe toute la France,  
les ouvriers magravins souffrent aussi  
de discriminations quotidiennes.  
Certains cafés leur interdisent l'entrée  
et de rancœurs persistantes liés  
à la guerre d'Algérie.  
Passe à ce climat de laitère  
et aux contrôles incessants de la police,  
les travailleurs nord-africains,  
selon l'appellation de l'époque,  
prennent la parole pour réclamer  
des salaires décents,  
des cartes de travail et du respect.  
Manifestation, occupation d'usine  
et grève de la fin s'organisent  
dans toute la France,  
attirant l'attention de la gauche  
et des médias.  
La vindication des travailleurs immigrés  
ne plaise pas tout le monde.  
Le 12 juin 1973,  
à Grasse sur le Côte d'Azur,  
une manifestation de travailleurs tunisiens  
vire à l'expédition punitive.  
Tandis que la police procède  
à des interpellations massives,  
de petits commerçants de la ville,  
soutenus par le groupe d'extrême droite,  
ordre nouveau ancêtre  
du Front National,  
se livre à une véritable chasse à l'homme.  
Une heure à Thonade,  
la première de cet été 1973,  
ce qui fera cinq blessés  
dont un grave parmi les travailleurs immigrés.  
Mais c'est à Marseille,  
à la fin de l'été,  
que la situation va éclater,  
comme le raconte ses journalistes de l'ERTF.  
Marseille, le 25 août 1973,

un bus fou traverse une rue,  
à bord un passager d'aïement  
avait poignardé le chauffeur,  
Emil Gerlach,  
et blessé plusieurs personnes.  
L'assassin, un algérien reconnu par la suite  
comme irresponsable par les psychiatres,  
est arrêté.  
Un vent de violence et de haine raciale  
souffle alors sur Marseille,  
malgré les appels au calme des élus locaux,  
du préfet de police et des ecclésiastiques.  
Pendant que certains s'interrogent  
comme le comité de défense des Marseillais,  
ou se recueillent comme les familles des victimes,  
d'autres excitées par des groupes d'extrême droite  
passent déjà à l'action.  
Le soir du crime,  
un algérien était abattu dans la rue  
à coups de 22 longs rifles.  
Le lendemain,  
un autre algérien de 16 ans,  
l'Ajlouness,  
est abattu dans la rue également.  
Les enquêteurs avaient alors établi  
que le jeune garçon avait été tué  
par quatre balles tirées de plus une voiture.  
Devant ses ratonnades, l'opinion publique s'émeut.  
Les associations de travailleurs immigrés  
organisent des manifestations silencieuses  
et dernière phase de cette triste période,  
le 19 septembre, soit trois semaines  
après le premier drame,  
le gouvernement algérien décide de suspendre  
l'immigration algérienne en France  
en raison de la situation précaire  
de ses ressortissants.  
Après l'assassinat de l'Ajlouness,  
abattu le 28 août 1973,  
le mouvement des travailleurs arabes, MTA,  
lance six jours plus tard  
des rêves générales dans les usines de Marseille.  
Puis, partout en France,  
des milliers d'ouvriers de commerçants maghrébains

comme ceux de Belleville à Paris s'engagent  
pour défendre les droits des travailleurs immigrés  
et dénoncer racisme.

Futur sénateur front national, Gabriel Doménec,  
le rédacteur en chef du méridional,  
un journal marseillais de droite,  
écrit alors.

Nous en avons assez, assez des voleurs algériens,  
assez des vandales algériens,  
assez des fanfarons algériens,  
assez des syphilitiques algériens,  
assez des voleurs algériens,  
assez des macros algériens,  
assez des fous algériens,  
assez des toeurs algériens.

Dans le sillage des nostalgiques de l'Algérie française,  
se développent en France  
des groupes plus clus d'extrême droite,  
plus ou moins violents,  
comme le groupe terroriste Charles Martel  
auto-proclamé anti-arabe.

Le 14 décembre 1973 à Marseille,  
le racisme va franchir un nouveau cap.  
C'est un acte ignoble qui vient d'être accompli.

Je ne trouve pas les mots pour le condamner.  
Voilà ce que vient de déclarer le consul général d'Algérie  
après l'attentat de Marseille.

Je vous rappelle que ce matin, quelqu'un a lancé  
un pain de plastique de 10 kilos  
dans le hall du consulat d'Algérie à Marseille.

Un premier bilan officiel fait état d'un mort  
et de 23 blessés, dont 10 dans un état grave.

D'après certains sauveteurs, plusieurs de ces blessés  
seraient même dans un état désespéré.

Les infirmiers ont d'ailleurs procédé  
à des transfusions sanguines dans les ambulances  
sans attendre d'être arrivés à l'hôpital.

Bien sûr, la question que tout le monde s'oppose,  
pourquoi gaston d'affaires, le député maire de Marseille,  
pense qu'il s'agit d'un attentat à la fois raciste et politique.

On craint en tout cas de nouveaux incidents à Marseille,  
où vivent, je vous le rappelle, 50.000 nord-africains.

4 morts et 22 blessés,  
tel est le bilan de cet attentat revendiqué

par le gros piscule d'extrême noire Charles Martel.  
Les témoins racontent et regardent,  
adhèrent le sang sur les murs,  
les corps démembrés au milieu des débris.  
Pourtant, malgré l'émotion que l'attentat provoque en France,  
l'affaire est classée, enterrée,  
faute d'éléments suffisants.  
Attentat et raton à danser,  
ils ne connaîtront pas dessus du judiciaire  
en cette fin d'année 73.  
Alors, Yves Boissé le sait,  
il tient son film et son sujet,  
ce sera du bon la joie.  
En 1973, le réalisateur a 34 ans,  
six longs métrages en compteur  
et une réputation de franc-tireurs.  
D'abord, assistant de Jean-Pierre Melville,  
Sergio Leone ou Vittorio De Sica,  
il écrit également pour la rubrique fédivère  
de Paris Jours avant de devenir critique.  
Amoureux de cinéma américain,  
il développe en tant que cinéaste  
un goût pour les narrations simples, efficaces.  
Un sujet clair, un montage énergique,  
une distribution impeccable,  
c'est ça un bon film pour lui.  
Mais s'il n'est pas le plus grand des techniciens,  
il sait ce qu'il veut raconter  
et ce qu'il veut dénoncer.  
C'est un cinéaste engagé  
et ses films sont politiques.  
Mais s'il préfère dire humaniste  
ou moraliste, ils sont politiques.  
En blématique d'un certain cinéma  
des années 70,  
désenchanté, polémique, sulfureux,  
le réalisateur s'est attaqué  
à la guerre d'Algérie déjà  
et à ses condisciplineurs,  
il a dénoncé également  
les méthodes policières  
et les agissements du sac,  
cette milice au service d'égolistes.  
Avec ce nouveau film,

alors que 30 Algériens sont morts  
dans les ratelats dans 73,  
c'est bien le racisme  
qui vous bosser veut parler.  
Ainsi commence la jeunesse  
de Dupont-la-Joy.  
Quelle raconte?  
C'est quand je tournais RAS,  
on était dans le désert,  
dans les oresses  
et  
il y avait des Algériens  
vivants en France  
qui jouaient les Arquis,  
qui jouaient les sublétifs musulmans,  
qui jouaient les phélagas  
et le soir on discutait  
et ils me racontaient  
les ratonades  
dont ils avaient été,  
soit les victimes, soit les témoins.  
Et ça m'a donné l'idée  
leur récit  
de faire un film sur les ratonades.  
Et après,  
j'étais parti de l'idée d'un film  
purement dramatique  
et j'ai eu l'idée effectivement  
pour mieux faire passer le propos  
de faire un film  
qui tendrait vers la comédie,  
vers la caricature  
pour renvoyer une sorte de miroir  
aux spectateurs.  
Bibronné au film  
policier, au thriller ou au drame,  
il vous boissait selon cette fois dans la comédie.  
Sans l'inspiration, c'est en gros  
tous les sujets qui préoccupent les Français en 1973.  
La bouffe, le sexe, les voitures,  
la télé, le racisme.  
Le réalisateur, qui estime  
que tous les Français sont plus ou moins racistes  
veut faire un film sur le racisme

qu'on dit ordinaire,  
des blagues bêtes et méchantes et des idées toutes faites,  
qu'on rit comme idéologie.  
Et celui qui va incarner cette bêtise diffuse,  
c'est donc Georges Lajoie.  
Patron de bistrot sur la place Sanigre  
à Paris,  
monsieur Lajoie est un homme apprécié de tous,  
cordial et généreux avec ses clients,  
des durions comptoirs, dit le réalisateur,  
à condition qu'il ne soit pas noir  
ou trop chevelu, bien sûr.  
Un monsieur tout le monde de la pire espèce  
qui comme coup de français passe ses vacances  
sur la Côte d'Azur.  
Georges Lajoie, sa femme et son fils  
prennent donc l'autoroute assise  
avec leur caravane flambe en oeuvre  
direction le camping Beau Soleil.  
Ils y retrouvent Loulou, le patron,  
un jovial pien noir  
et surtout leurs amis  
dont les collins et leurs filles brigitent.  
Un camping de privilégié pour petit bourgeois  
où l'on est entrepreneur dans le bâtiment  
huissier au commerçant.  
Un camping de brave gens  
comme il se définit ce même, plein de préjugés  
de lieux communs  
où l'on est fier de sa charcuterie, sa caravane,  
son pinard, son camembert et son pays.  
De la bonhomie et quelques blagues racistes  
par-ci, par-là.  
Qui voit cette?  
L'essentiel du film se passe  
dans l'univers des vacances de français moyens  
c'est-à-dire dans un camping  
un sémerieux camping  
qui s'encoisse entre une voie de chemin de fer  
et un autoroute  
avec dans le cas particulier  
en prime un immense chantier  
avec des bétonneuses  
des marteaux

pikeurs  
des fonceurs de sable  
puisque en bordure de ce camping  
on est en train de construire  
un immeuble magnifique  
un de ces nombreux immeuble qui sont un des plus beaux fleurons  
de la côte d'azur depuis quelques années  
sont des gens qui sont venus  
avec leurs caravanes, leurs chiens  
leurs femmes, leurs enfants  
et qui à  
5h de l'après-midi sont de brave gens  
en vacances et qui à 10h du soir  
sont des assassin  
En cours d'écriture  
Jean-Cœur de l'indialogiste  
à l'humour caustique abandonne le scénario  
pour d'autres aventures  
il vous voici que nous venons d'entendre  
fait alors appel la Claude Veillot  
dont l'arrivait coincide avec le changement  
ton du film  
les braves gens en effet  
deviennent des assassins et du pont la joie  
un violeur  
l'honnête père de famille qui a l'habitude de pincer  
les fesses de sa serveuse en pin 7 fois pour Brigitte  
un fils de 18 ans  
oui il l'asieux, il l'épie  
il la cherche, il finit par la violer  
et même par la tue  
Georges la joie un peu choquée tout de même  
parce qu'il vient de faire reprend bien vie de ses esprits  
il rhabille le corps de Brigitte  
et le transporte jusqu'à un chantier  
où travaillent des bigos comme il les appelle  
avec qui son groupe d'amis s'est un peu battu la veille  
pour une histoire de bouteille renversée  
le choix du viole  
pour les deux scénaristes n'est pas hasard d'eux  
en France  
les migrants agrébins sont souvent présentés par  
l'extrême droite mais aussi par la presse  
ça coûte fait divers sordides

comme des hommes sexuellement déviants  
à une époque où les femmes et la sexualité se libèrent  
certains français trouvent plus facile  
d'accuser les arabes que d'interroger  
leur propre tension sexuelle  
dans le scénario d'Yves Boissé  
la découverte du corps sans vie de la jeune Brigitte  
va attiser la haine des braves gens du camping  
sous l'œil rassuré de Georges la joie  
qui voit les soupçons s'éloigner de sa personne  
oui, les campeurs s'échauffent  
putain, si j'étais à sa place  
je m'autant dire qu'il ne sentirait pas comme ça  
elle est chouette la police  
on tue la fille de Canin, lui il va se coucher lui  
il faut dire qu'il n'est pas allé chercher bien loin  
je suis absolument d'accord avec monsieur  
il est bien aussi fort que ça, pourquoi il les arrête pas tout de suite  
il faut faire confiance à la police  
elle a sûrement ses raisons  
je voulais vous dire ses raisons à la police  
quand ils ont affaire à des arabes, ils les ont comme ça  
ça les frigue avec les arabes  
ils mouillent en comptant  
c'est vrai Saint-Colain  
c'est pas parce que les filles qu'on les j'ton  
qu'on va laisser s'en tirer comme ça, le mec qui a bousillé ta même  
raison  
ne les écoute pas Colin  
dis-donc, de quoi je me mêle toi, qui tu es toi  
j'ai dit simplement qu'il ne faut pas faire de conneries  
la police elle a peut-être assez défaut  
c'est ça, oui alors on va laisser les bougnous les se tirer tranquillement  
pendant que ils vont au pilier, c'est ça  
il a raison, il faut aller tout de suite dans ça  
faut t'éluer la paire  
dis-donc toi à l'horital, mais c'est toi qui fais la loi ici  
depuis quand?  
tu vas falloir les apprendre spécifique des phélous, non?  
ça va me tourner, je crois qu'il faut les chercher de l'eau  
allez-y, je reste ici pour les cafés  
effectivement, ça tourne mal  
saïd, un ouvrier de chantier  
où le calaver a été retrouvé, battu à mort

la tête est écrasée par une pierre  
par un groupe de camper, dont George la joie  
les blagues salaces du début du film  
se sont meüées en viol  
et le remarque le raciste au comptoir  
en ratonnant de meurtrière  
pour Yves Boisset, il s'allait de montrer  
que le racisme ordinaire n'est jamais inoffensif  
et que les idées reçues  
quand on ne cherche pas à les déjouer  
peuvent tourner au drame  
allez-vous, monsieur le maire  
bonheur et messieurs  
quelle belle journée  
monsieur leotard d'Afghan  
en vertu des pouvoirs  
dans du pont la joie, comme il dit dramatique  
qu'il veut choc et polémique, qu'il voissait  
s'entour d'un castigne de comédiens populaires  
Jean-Pierre Marielle, en Léo Tartafion  
présentateur de jeux intercamping  
inspiré de Léon Zitrone  
Victor Lanou, en ancien paradis de l'Algérie Française  
mais aussi la toute jeune Isabel Huppert  
Pascal Robert  
Pierre Tornal, Robert Castel  
et surtout Jean-Carmé  
si tout s'incarne impossible  
à quel type du français lambda  
Yves Boissédie, français quotidien  
c'est Jean-Carmé qui en est l'incarnation la plus parfaite  
des écritures  
le réalisateur pense à l'acteur de grand blond  
avec une chaussure noire qui est aussi son ami intime  
né en Touraine  
dans un milieu très simple  
amateur de vin et de bon mot  
Jean-Carmé est devenu comme il la malodire  
le copain des spectateurs  
mais au rôle comique celui que ses amis appellent  
Jean Jean  
rappelle souvent sa taille sur les plateaux  
1m 66 et assume son côté monsieur tout le monde  
bon vivant, rassurant

il se raconte chez Jacques Chancelle  
sur France Inter  
il fallait trouver un moyen  
de le véhiculer pendant 1h35  
ou 1h40  
avec les mauvais sentiments  
ou la vulgarité qu'il exprimait  
je cherchais  
je ne dirais pas une excuse  
de ces chromosomes  
mais une volonté  
j'ai eu une volonté de savoir  
ce qu'il était avant et comment il était ses parents  
comment il était ses parents et comment  
il avait été éduqué  
c'est-à-dire que j'ai tellement entendu de choses  
dans ma famille  
j'ai tellement entendu de lieux communs  
et j'habitais dans un milieu extrêmement pésible  
et vraiment  
ce sont vraiment de très très  
de très très brave gens  
mais j'entendais de tels lieux communs  
dangereux  
si j'avais pas eu la possibilité moi-même  
de me rendre compte  
du danger de certaines phrases  
j'aurais certainement  
atterri dans une mentalité  
que je n'aimerais pas avoir  
Lorsque Boisset propose à Jean Carmey d'incarner  
Georges Lajoie, acteur de 54 ans n'hésite pas  
lui qui a plutôt l'habitude  
de la comédie et des bons sentiments  
il accepte de mettre son physique passe partout  
en service d'un personnage  
à la fois raciste, libidineux, russe, très violent  
après ce film  
je risque d'être pour un moment au chômage  
alors prenez-moi qu'il y aura toujours chez toi un canapé  
un bol de soupe pour moi  
annoncé avec humour au réalisateur  
ensemble  
les deux hommes vont peaufiner le personnage de Georges Lajoie

il s'inspire notamment du patron amistro  
du boulevard Aspaï à Paris  
un homme des bonheurs et raciste  
qui tripote la serveuse quand ça va mal d'autourner  
et qui refuse les toilettes aux garçons qui ont les cheveux  
j'encarmé de son côté sa telle  
à comprendre son personnage en le passant  
au prisme de son propre vécu  
je suis un français moyen  
c'est-à-dire que j'ai mon physique  
sur lequel on ne peut pas  
évidemment on ne peut pas passer sur son physique  
le cinéma est un art de naturel  
qu'on doit faire sans phare  
enfin c'est mon opinion  
j'ai pas un physique  
bien sûr  
j'ai plutôt un physique d'archevêc  
campagne  
évidemment je suis limité à certains emplois  
un physique de râleur  
de pas méchant  
au contraire j'évolue beaucoup  
j'ai l'impression que depuis par exemple le grand blond  
avec une chaussure noire  
là on m'a donné un peu de crédit  
à partir de ce moment-là je peux décider  
de ma carrière  
j'ai tourné des personnages très différents  
souvent dans des milieux semblables  
et puis j'ai tourné du pont Lajoie l'année dernière  
qui est un sous-homme  
j'en ai pas l'impression qu'on a des personnages inquiétants  
sur le cinéma de l'école  
je suis chanté à pleins de voix  
des ordonnances sans paroles  
vieilles chansons d'autres voix  
nous c'est France  
cher Louis de mon enfance  
baisser de temps d'attention  
je t'ai gardé dans mon cœur  
mon village  
reclocher aux maisons sages  
ou les enfants de mon âge

pour partager mon bonheur  
oui je t'aime  
et je te donne ce poème  
oui je t'aime  
dans la joie ou la douleur  
j'ai connu des paysages  
et des soleils beurre veilleux  
au cours de loin d'un voyage  
tout l'a pas sous votre cieux  
mais combien je leur préfère  
en ciel bleu mon horizon  
ma grande route et ma rivière  
ma frérie et ma maison  
nous c'est France  
cher Louis de mon enfance  
baisser de temps d'attention  
je t'ai gardé dans mon cœur  
mon village  
reclocher aux maisons sages  
ou les enfants de mon âge  
pour partager mon bonheur  
oui je t'aime  
et je te donne ce poème  
oui je t'aime  
dans la joie ou la douleur  
à faire sentir Fabrice Drouel  
le dimanche 31 août 1974  
c'est dans la bonne humeur  
que commence le tournage de Dupont  
la joie sur la plage de Saint-Égulf  
dans le varre  
après tout le soleil brille  
le réalisateur est serein  
et les acteurs sont heureux  
d'être là  
un tournage à la plage  
ce n'est pas des vacances  
mais ça y est ressemble  
il y a de la joie  
et tout le monde est sur le pont  
cependant  
l'équipe du film va rapidement  
être confrontée  
à l'animosité de certains habitants

de la région qui ne regarde pas  
d'un bon noeud  
et ce réalisateur parisien  
inspiré par les ratonates  
de l'été précédent  
l'affaire est sensible en le varre  
et les autorités locales  
retirent plusieurs autorisations  
de tournage  
sans doute pour éviter  
les troubles à l'ordre public  
que le film pourrait provoquer  
en vain  
puisque le camping  
principal décor  
de Dupont-la-Joy  
est attaqué par  
le groupe extrémiste  
Charles Martel  
à la coute grona  
de le cocktail Molotov  
ce même groupe  
plus que la verre  
appelons-le  
à l'attentat  
contre le consulat  
d'Algérie à Marseille  
le 14 décembre 1973  
provoquant la mort  
de quatre personnes  
et sur le plateau  
d'Ivoissé  
l'ambiance  
s'autant quelque peu  
d'autant que  
l'équipe n'est pas au bout  
de ses peines  
au casting  
de Dupont-la-Joy  
plusieurs acteurs maghrébins  
dont le célèbre  
en comédial  
Chariens-Mohamed Zinette  
et Abdirahman Ben-Cloua

doivent dormir  
dans un hôtel  
à tout long  
à l'époque  
les acteurs immigrés  
au cinéma  
et à forcerie  
dans le cinéma grand public  
certains font d'affiguration  
dans les scènes d'usine  
ou de chantier  
mais ils restent peu visibles  
rélégués à la marge  
de la ville  
dans des bidonvilles  
et des HLM de banlieue  
ils le sont aussi au cinéma  
pour le patron d'hôtel  
qui doit les accueillir  
à tout long un acteur  
et forcément  
blanc  
Abdirahman Ben-Cloua  
un hôtel  
dans lequel on blogeait  
les comédiens arabes  
on avait été  
prévenus  
qu'on allait loger chez lui  
les comédiens  
et le patron de l'hôtel  
c'était un hôtel  
tout à fait moyen d'ailleurs  
mais le patron de l'hôtel  
était tout fier  
et tout à fait ravi  
d'accueillir les acteurs  
et quand il a vu  
arriver  
il se trouve que par un hasard  
de trains et d'avions  
ceux qui sont arrivés  
les premiers dans son hôtel  
c'était les quatre comédiens arabes

alors il était descendu  
avec sa plus belle cravate  
et son plus beau gilet  
dans le hall de son hôtel  
et quand il a vu arriver  
les quatre comédiens arabes  
il a dit régisseur  
quoi c'est ça vos comédiens  
oh bah alors là  
vous pouvez les remmener  
parce qu'ici c'est pas un hôtel  
abicot  
témoignage d'Ive Boissé  
c'est à tout long  
où les acteurs loge pendant  
une partie du tournage  
que la violence raciste  
va exploser  
Abdir Rahman  
Benkhroua  
le comédien qui joue saïd  
l'ouvrier battu à mort  
par les campeurs  
est agressé en pleine rue  
par un groupe de quatre hommes  
qui le matraque  
et lui tire dessus  
le racisme qu'Ive Boissé  
dénonce dans son film  
s'incarne dans le réel  
très gravement blessé  
le crâne fracturé  
l'acteur ne reprend pas le tournage  
la police locale  
retrouve rapidement  
l'un des agresseurs hospitalisés  
où Abdir Rahman Benkhroua  
est lui-même soigné  
l'homme s'est retrouvé  
avec une balle de son propre  
pistolet dans le postérieur  
après qu'elle a ricoché  
sur une voiture  
mais les enquêteurs

dissuadent l'acteur  
de porter plainte  
non il vaut mieux s'écraser  
plutôt que de lancer  
les procédures  
qui pourraient s'avérer  
dangereuses pour lui  
Abdir Rahman Benkhroua  
Yves Boissé  
décide de ne pas  
mener l'affaire devant la justice  
une nouvelle fois  
le réel et la fiction se rejoignent  
car dans le scénario  
de l'éponge la joie  
l'inspecteur Boulard  
qui souhaite rendre  
équitablement la justice  
c'est punir  
les coupables de la ratonade  
et qu'on craint  
d'enterrer l'affaire  
mais vous faire croire  
qu'il s'agit d'un règlement  
de compte entre algériens  
affirme sa hiérarchie  
Extrait  
Monsieur Boulard  
croyez pas que nous m'estimons  
votre travail  
Monsieur le ministre  
c'est vraiment pour  
que je me déplace  
des histoires comme celle-là  
nous en avons 3 par mois  
en France  
l'entreprise politique  
est de le réévaluer  
toute publicité  
mais j'ai tout fait  
Monsieur Boulard  
le racisme me répugne  
autant qu'à vous  
j'ai pu vous assurer

qu'en haut lieu  
on ait décidé  
à tout mettre en oeuvre  
pour empêcher de se développer  
le climat de racisme larvé  
qui existe  
dans ces pays  
parce qu'il existe  
et vous savez  
comme moi  
que la moindre étincelle  
ne s'est pas faite  
d'inculper des Français  
de naits, de pères, de familles  
en vacances  
pour s'être à Tynade  
et demain vous avez  
des incidents en Tierra  
bah...  
tout long à Marseille, à Nice  
partout  
j'ai donné ma parole  
d'aller jusqu'au bout  
de cette enquête  
et j'irai jusqu'au bout  
après le tournage  
place au montage  
il vous boissez  
ça retrouve confronté  
à un choix  
qui pourrait changer  
le message du film

le réalisateur de Dupont-Lajoie a tourné deux fins lors du tournage. Dans la première, Georges Lajoie sombre et méché se ventent au comptoir de son bistre parisien d'avoir cassé la gueule à 15 Arabes. Un homme entre à l'ordre le café et le tu. C'est le frère de Saïd, l'ouvrier tabassé à mort par les campeurs, il vient se venger. Dans l'autre fin, personne n'entre dans le café. La femme de Georges Lajoie lui conseille de se taire et la vie continue comme si de rien n'était. Pour aider sa décision, Yves Boisier organise une projection test devant un public d'ouvriers de chez Renault. L'une des deux fins possibles provoque le débat que

le réalisateur appelle de ses vœux et il fait son choix.

La commission nationale de censure demande l'interdiction de Dupont-Lajoie au moins de 16 ans. Pour les diffuseurs, cette classification signerait l'arrêt de mort du film. Et tout ça pour deux plans. Le public se disabae l'hupère pendant la scène de Yoll et le crâne Saïd, victime de

la ratonade qui heurte le sol. Pour sauver son film, Yves Boisier va contourner la censure pour ne pas dire la rnaquer. Il entaille la pellicule au niveau de ces deux images afin de donner l'impression qu'il enlevait les plans en question. Mais en réalité, aucune image n'a été ôtée. Le film qui sort est le même que celui que les censeurs ont censuré. Dupont-Lajoie, d'une durée d'une heure quarante, sort donc dans les salles le 26 février 1975, sous la classification interdit au moins de 13 ans. Boisier se rend avec les distributeurs du film ou marignan, un cinéma parisien sur les Champs Élysées pour sonder l'atmosphère. Mauvete surprise, la salle est presque vive. Le réalisateur aimerait faire confiance à l'ouvreuse qui lui assure que le film sera un succès. Mais il a le sentiment à mer que son dupont-Lajoie ait mal accueilli. Les spectateurs le regardent avec mépris. Il ne le sent pas. De fait, le film ne connaît pas d'être plus facile. Certaines salles refusent de le diffuser. Le cinéma pâté de la place cliché à Paris craint par exemple qu'il n'attire des immigrés ce qui pourrait déplaire à sa clientèle. A grâce sur la côte d'Azur, Dupont-Lajoie est interdit par le préfet pour à risque de trouble à l'ordre public. Car dans plusieurs cinémas du midi, le public a très mal réagi, allant jusqu'à jeter des grandes adoplâtres dans la salle. Bref, le film fait polémique et les critiques des cinéphiles ne vont pas rassurer foissé. Le masque et la plume, par exemple, est unanime. Dupont-Lajoie dit foissé, un mot de chacun là-dessus. Non, moi je suis de la vie inverse de monsieur. C'est-à-dire, je le trouve caricatural. Oui, c'est un peu caricatural. Oui, c'est un peu caricatural, mais c'est abusant. Le mot caricatural dit un minimum d'esprit, alors que c'est un film d'une telle bêtise, une telle vulgarité, que le mot caricatural ne saurait le caractériser. Caricatural, mais aussi maniqué à un démontre inti, ce sont les reproches que beaucoup de critiques adressent au film du foissé. De fait, Dupont-Lajoie oppose schématiquement le français moyen, raciste criminel, coupable, au travail rimiré, exclu, brutalisé, victime, une simplification du bien et du mal que le réalisateur reconnaît et qui l'a accentué afin de provoquer le spectateur de le pousser dans ses retranchements. Beaucoup de critiques, comme le Jacques Septier du Monde, Michel Morte, du Figaro, considèrent que le viol et le meurtre, c'est trop gros pour être vrai. Un incident envenimé aurait suffi, écrit le critique du Monde qui estime qu'il foissait à dramatiser outrance au risque d'en faire trop. Pour d'autres, comme Henri Rabine dans la croix, le film est certes outrancier, voire un peu vulgaire, mais il est nécessaire. Il voici, écrit-il, tourne ses films comme on donne des coups de poing et il arrive à notre profondeur de jeter le bébé avec l'eau du bain, n'empêche qu'après, on se sent mieux. Et puis finalement, au masque et la plume, on a aussi ses défenseurs. Maintenant, je voulais dire simplement un mot sur du pont la joie. Je voulais vraiment dire un mot sur du pont la joie, je trouve que c'est totalement une honte que vous trois messieurs, vous criez contre du pont la joie, parce que c'est un film qui est absolument nécessaire. Il fallait cette caricature dans le film, parce que si cela n'avait pas été une caricature, ce film aurait été lamentable. Il se serait perdu dans des considérations ridicules comme on en a déjà vu au cinéma. Il fallait cette caricature, sinon ce n'est pas un film extraordinaire, ce n'est pas Viscontine et Orson West, c'est simplement il boissait, mais il boissait qui dit

quelque chose de très très juste et il faut absolument le voir. Bref, du coup, la joie est un film polémique et il a tiré à sa sortie en 1975 les critiques de tout genre. Rire du français moyen, celui qui voit camping et qui boit du pastis considère certain, c'est du mépris de classe. D'autres, comme le journal Libération, rapprochent à Yves Boisset de ne pas analyser les causes du racisme et d'en faire une maladie spontanée hors sol. Le racisme ne devient pas du bas, mais du haut où dénonce le journaliste de Libé à la sortie du film. Tandis que d'autres, ils voient le signe de rupture entre les classes populaires et la gauche dont se revendiquent le réalisateur. Dans Libération également est publiée la lettre assassine d'une électrice qui déploie la froideur avec laquelle le viol est traité comme un élément de récit parmi d'autres, puis il essaie de côté sans être revangé comme l'éloclème raciste. Je crache sur les antiracistes, sexistes écrit l'électrice. Carré caturale bourgeois, phalocrate et même raciste, à chacun sa critique. Sur France Inter, Jean-Marie Le Pen donne lui aussi son avis au micro de Jean-Pierre Gavache. Est-ce que vous pensez, Jean-Marie Le Pen, que c'est le rôle du cinéma de présenter tel film? Est-ce que c'est un film utile à votre avis? Une action utile dans la France d'aujourd'hui?

Je crois que le cinéma s'accorde maintenant toutes les libertés, bah conséquent on n'a plus à lui donner.

Monsieur Boisset dit là qu'il a voulu faire un film sur le racisme. Il s'est un petit peu spécialisé dans le genre et je lui prédis d'ailleurs une très grande carrière parce qu'en en ramant dans le sens du

conformisme général qui dans notre pays est largement antiraciste, il est à peu près sûr d'être encensé par la presse, la radio, la télévision et le cinéma et il faut dire que ça doit avoir une certaine conséquence sur les recettes, c'est tout de la grâce que je lui souhaite. Contrairement à ce qu'affirme Jean-Marie Le Pen dont le parti a été fondé deux ans auparavant, le film n'est pas du tout encensé par la presse, on l'a vu d'ailleurs. Cependant l'ouvreuse du cinéma Le Marignon avait vu juste lorsqu'elle rassurait et Boisset inquiet lors des premiers jours d'exploitation car au bout du compte du Pond-la-Joy est un succès commercial. Après des débuts molassons, le film se hisse en tête du box-office pendant huit semaines et cumulera près d'un million et demi d'entrées. Dans les salles,

le public applaudit et une vague d'émotion s'empare de la France. Du Pond-la-Joy inspire les médias qui s'emparent de cette question, les français sont-ils racistes? Le film reçoit l'orcellargeant festival de Berlin de 1975 et son titre devient une expression communément utilisée pour désigner celui qu'on appelle aujourd'hui le bauf. Avec du Pond-la-Joy, il boissait obtenir ce qu'il souhaitait, créer la polémique, non pas pour le plaisir de choquer ou de déplaire, mais pour questionner, débattre.

La démonstration du cinéaste, qu'on lui aura parfois reproché, trouve sa force dans l'inspiration unique d'Yves Boisset, le réel. Bien que certains critiques considèrent alors que l'intrigue du film est invraisemblable, les drames qui ponctuent le tournage, eux, viennent rappeler que parfois la réalité rattrape la fiction. Au point que les spectateurs eux-mêmes y perdent l'équilibre, l'acteur Jean Carmet, qui sous George la joie, sera un temps confondu avec son ignoble personnage. Prise à partie et menacée dans la rue, agressée dans son pavillon de banlieue, l'acteur se repliera un temps sur lui-même, choquée d'avoir si profondément incarné la bêtise à l'étapeur.

Dans les poules laillées d'Acajou, les belles bascours à Bijou, on entend la conversation de la

volaille qui fait l'opinion, qui disent, on peut pas être gentil tout le temps, on peut pas aimer tous les gens, il y a une sélection, c'est normal, on lit pas tous le même journal, mais comprenez-moi, c'est une migraine, tous ces campeurs sous mes persiennes, mais comprenez-moi, c'est dur à voir

quelles sont ces gens sur mon plongeois. Dans les poules laillées d'Acajou, les belles bascours à Bijou, on entend la conversation de la volaille qui fait l'opinion, qui disent, on peut pas aimer tout Paris, n'est-ce pas, il y a des endroits à la nuit, où les peaux qui bouffent la peau sont plus bronzés que nos petits poules beaux, mais comprenez-moi, la gélaba, c'est pas ce qu'il faut sous nos climats, mais comprenez-moi, un roche-joie, il y a des taxis qu'on peur du noir, dans les poules laillées d'Acajou, les belles bascours à Bijou, on entend la conversation de la volaille qui fait l'opinion, que font ces jeunes assis par terre habillés comme des traînes visaires, on dirait qu'ils n'aiment pas le travail, ça nous prépare une belle pagaille, mais comprenez-moi, c'est inquiétant. Vous vous écoutez à faire sensibles sur France Inter, aujourd'hui, le film du pont de la joie qui parle d'un film, certes, mais qui parle surtout d'une société à une époque donnée, et avec ses raisonnances aussi. Notre invité Julien Gartner, bonjour. Bonjour. Vous êtes historien, enseignant, chercheur, directeur de la culture à université, côte d'azur et documentariste, votre documentaire à Kawati, les derniers compteurs et à tel on disponible sur la plateforme. Tain, nous allons donc revenir ensemble sur la place stéréotypée dans le cinéma français de celui que vous désignez, vous dans votre travail de recherche, comme l'arabe. Dans votre thèse, vous utilisez des guillemets autour du mot arabe, l'image de l'arabe dans le cinéma français, l'arabe sur les écrans, en France, c'est donc toujours un stéréotype dont on fixe l'identité entre guillemets? Ça l'a été pendant très longtemps et ça l'a été aussi durant le cinéma colonial, c'est une image, celle de l'arabe entre guillemets qui vient de loin et je mets des guillemets justement parce qu'effectivement derrière ce terme de l'arabe, ça recouvre plein de réalités différentes, mais néanmoins c'est le thème qui tient lieu de mots principales dans l'opinion publique, on reconnaît l'immigré sous le terme d'arabe, c'est à la fois de l'héritage colonial, c'est un terme aussi poste et garde algérie, et cet arabe il va effectivement rester un stéréotype dans le cinéma français à peu près jusqu'au début des années 2000, au milieu des années 90 on va voir des personnages un peu plus complexes qui vont se dessiner et des

personnages un peu plus complexes notamment que ceux de Dupont-la-Joy ou les personnages arabes entre guillemets ou les immigrés maghrébins sont quand même relégués à des secondes rôles.

Alors une autre figure de l'arabe au cinéma en France c'est le sultan, cupide, violeur par exemple? Effectivement l'image du sultan c'est une image qui résonne avec le choc pétrolier, c'est pas un hasard s'y arrive sur les écrans français à partir du milieu des années 70 et le substance libidineux il arrive dans Angélique et le sultan, cette immense fresque du début des années 60 et puis il revient au milieu des années 70 donc au moment du choc pétrolier où la France s'inquiète pour ses économies et voit le danger non seulement auprès des immigrés maghrébins mais aussi auprès de ces arabes toujours entre guillemets qui sont les émires du golf et qui menacent notre économie nationale donc du coup on voit fleurir tout un tas de films sur les écrans français ça va jusqu'à l'émire préfère les blondes au début des années 80 il y a tout un tas de titres comme ça évoquateur pétrole pétrole j'en passe et d'autres dans lequel vous retrouvez Bertrand Blier d'autres immenses acteurs du cinéma français donc il y a

toute une vague comme ça de pantalonade qui représente un sultan qui fait vis d'un moins écho avec un contexte géopolitique du milieu des années 70.

Bien sûr Chris Pétrolier en 73 avec toutes les conséquences que l'on connaît au moment où sort du pont de la joie d'Yves Boissé nous sommes donc en 1975 quelles places sont les hommes maghrébins dans les films français je parle même pas des femmes on peut en parler après mais par l'instant les hommes maghrébins. Les hommes maghrébins sont évidemment extrêmement rares il y a eu quelques tentatives de les mettre au premier plan des tentatives qui se sont soldées par d'immenses polémiques comme celle de du pont la joie je prends l'exemple de Elisabeth Révy qui est un film de Michel Draque qui a adapté d'un roman de Claire et de Thierry qui le film sort au début des années 70 il est présenté au festival de Cannes et il déclenche la polémique on accusera Michel Draque d'avoir fait un film pro FLN notamment et je vous rappelle que Elisabeth Révy c'est l'histoire d'amour entre une jeune française et un ouvrier algérien et qu'évidemment c'est une histoire d'amour complètement impossible donc une polémique au début des années 70 avec Elisabeth Révy puis après vraiment des rôles secondaires et surtout l'immigré maghrébin dans les années 70 est un personnage tourné en dérision perpétuellement mise en scène dans des comédies et quelque part à cette période on a l'impression qu'on le met à distance par le rire l'humour est une forme d'arme d'ailleurs on le voit dans des sketches de comiques comme Pierre Péchain la Sigalée de la fourmie vous en rappelez fort probablement donc le cinéma se fait court de cet état d'esprit de cet état de l'opinion en quelque sorte on peut rire de ces immigrés parce qu'on pense alors qu'ils ne vont pas rester et alors concernant les femmes émigrés maghrébine on n'en a pas au cinéma à cette époque là où est-ce qu'on en a quand même est ce qu'on en trouve on en trouve extrêmement peu on en trouve un petit peu

plus au début des années 80 et souvent elles vont être elles aussi renvoyées au marge et là encore c'est un véritable héritage du cinéma colonial puisque le cinéma colonial avait tendance à mettre en scène les femmes maghrébine à travers le rôle des moucaires qui souvent ont été déprostituées au service des légionnaires comme dans le film la bandera de Julien Du Vivier par exemple avec Jean Gabin et cette image de la moucaire de la prostituée de la fille facile au mœur slégère elle va durer et elle va durer jusqu'au début milieu des années 80 dans toute une série de films policiers dans lequel les hommes ne sont plus des travailleurs émigrés mais des dealers désormais et dans lesquels les femmes deviennent déprostituées quand on va le cinéma aujourd'hui on se dit qu'on a fait des progrès et c'est tant mieux on a fait des progrès évidemment tu n'es pas réglé mais on a fait des progrès on a fait des progrès immense je pense aussi qu'il y a un état de l'opinion publique qui fait qu'on ne peut plus évidemment se permettre les mêmes choses et ça bascule véritablement au milieu des années 90 tout le monde a vu au moins un film de la saga taxi il y a eu cinq volets de la saga taxi dans lequel il y a un personnage qui s'appelle Daniel Morales qui est incarné qui est incarné par un acteur qui s'appelle sa miniserie qui dans la vraie vie s'appelle Saïd donc on peut aussi là se questionner sur le fait qu'on ait besoin de la pied Daniel Morales mais en en moins ce personnage de Daniel Morales c'est le plus vu de l'histoire du cinéma français si on cumule les entrées des cinq taxis on arrive quasiment à 30 millions d'entrées ce qui est un chiffre absolument énorme et c'est un héros qui va être très populaire donc on le mesure par le nombre d'entrées on va l'identifier on va lui mettre le maillot de Zinedine Zidane sur le dos donc au milieu des années 90 il y a comme ça un tournant on a de

premiers héros d'origine magrébine sur gantre écran et ça va te perdre aussi avec un mouvement de l'opinion notamment sur les victoires de l'équipe de France etc donc il y a un tournant et puis aussi il y a une génération d'acteurs qui arrivent il y a Roj Dizem il y a Samuel Boijila il y aura un peu plus tard Lella Beltit, Tarah Raim qui sont des acteurs qui vont avoir de nombreux prix au César ou

dans des festivals donc en plus à leur présence il y a une véritable reconnaissance artistique qui se met en place et qui va aussi de père avec une reconnaissance de réalisateur comme comme Karim Dripdy mais du charrette et d'autres mais du charrette qui est une sorte de père fondateur c'est vraiment le précurseur du charrette même si au début des années 70 il y a des cinéastes comme Ali Rahnem qui font des films dans les bidons villes sur les immigrés en noir et blanc avec très peu de moyens des films qui font 5000 entrées en France mais qui laisse déjà une toute petite trace pour l'historien et qui montre que déjà on essayait de raconter ces histoires.

Alors je parle de Mehdi Chareff puisqu'en 1985 son film Le thé aux harem d'Archimède je rappelle qu'il est cinéaste d'origine algérienne arrivée à 10 ans en France en 1962 alors ce film est très bien reçu par la critique et par le monde du cinéma il reçoit même une récompense rare peut-être il dit d'ailleurs pour un réalisateur immigré lors des Césars on l'écoute Mehdi Chareff. Le gagnant est le thé aux harem d'Archimède Mehdi Chareff.

Je ne sais pas, il y a quelque chose qui se passe dans la tête dans le cadre de l'ego et je ne sais pas. Je ne sais pas ce qui passe, je vois une gare, je vois un bateau, une gare, la gare d'Osterlitz, c'était je ne sais pas il y a 25 ans je crois, un bide en vie, je ne sais pas qui on se retrouve là. L'autre réalisateur a eu la bonne idée de laisser ce silence au milieu qui traduit toute l'émotion de Chareff, c'était un moment important Julien Gartner, quel changement en 12 ans, même pas 10 ans

d'écart puisqu'on parlait du Pond de la Joie 1975 là c'est 1985 donc les changements ont été filialement assez rapides et tant mieux. C'est quand même une exception, il faut quand même attendre

une dizaine d'années avant qu'il y ait une vraie émergence de cinéastes, d'acteurs français, d'origine magrébine, voilà donc il faut quand même un peu de temps et puis je pense qu'on peut faire

un parallèle entre Mehdi Chareff et un personnage, un acteur de du Pond de la Joie qui s'appelle Mohamed Zinette, qui joue donc le rôle de l'espèce de justici à la fin qui va assassiner Jean de la Joie dans son café. Mohamed Zinette est un immense acteur qui est un des fondateurs du théâtre national algérien, il est assistant réalisateur de Gilom Prothé Corvaux sur la bataille d'Alger, il est réalisateur d'un incroyable film qui s'appelle Taria Yadidou et il va mourir dans l'anonymat en France en 1995, il n'aura fait que des secondes rôles et finalement il ne restera connu que pour ce rôle de du Pond de la Joie et pour son dernier rôle au cinéma français. Beaucoup d'entre nous s'en rappellent dans les sous-doués de Claude Zidie, c'est lui le terroriste à la couscousière piégée qui rate son attentat avec cette fameuse formule « Notre peuple vaincra ». Et donc Mohamed Zinette c'est vraiment l'exemple aussi d'un immense acteur, d'un grand talent, totalement oublié et effectivement dix ans plus tard on voit déjà avec Mehdi Chareff que ça commence à changer mais c'est un tout petit déclic.

Julien Garner se retrouve dans trois minutes après avoir écouté « Prince Fatih, take me as I am, prend moi comme je suis » de circonstance pour le sujet évoqué dans l'émission.

« Baby, here I am, come on and take me, take me, just as I am.

C'est ça, c'est ça, c'est ça, c'est ça, c'est ça.

C'est ça, c'est ça, c'est ça, c'est ça, c'est ça.

C'est ça, c'est ça, c'est ça, c'est ça.

C'est ça, c'est ça, c'est ça.

C'est ça, c'est ça, c'est ça.

Je viens de Gardeneur, on parlait tout à l'heure du thé aux ARM d'Archimab, sorti en 1985, et vous me disiez que ça faisait quand même figure d'exception, et qu'il fallait attendre une petite dizaine d'années pour voir un vrai tournement au milieu des années 90.

Concrètement, quelques titres de films qui pourraient illustrer cela.

Bye bye de Karim Dredi, l'histoire, enfin le premier rôle, le premier grand rôle de Sammy Boijila, c'est l'histoire de deux frangins qui prennent la route, qui doivent traverser la Méditerranée pour retourner en Tunisie, s'arrêtent à Marseille dans leur famille, et puis la question se pose, vont-ils rester, vont-ils partir?

Énorme sujet, énorme questionnement, je vous invite à voir ou à revoir ce film bye bye, et puis à côté de bye bye, il y a aussi tout ce qu'on appelle alors les films de banlieue, dans lesquels, pour la première fois, il y a des acteurs français d'origine magrébine dans les premiers rôles, je pense à Said Tagmawi dans la haine, succès inattendu.

Et puis surtout, ces succès qui sont concomitants avec un nouveau type de salle, que sont les multiplexes, qui sont situés à la périphérie des grandes villes, et on se rend compte qu'il y a un public, une sociologie des publics qui change et un public d'origine migrée, un public plus divers qui se rend dans les salles de cinéma.

Et par conséquent, les producteurs, à mon avis, comprennent ici bien l'intérêt de ce nouveau public, et donc de mettre des héros qui sont moins caricaturaux que ceux qu'on avait tendance à voir dans les années 70 ou 80.

Est-ce qu'on pourrait parler de nouvelles vagues pour décrire cette génération de cinéaste immigré, office d'immigré dont Mehdi Charret fait partie, ou on l'a dit aussi, Rachid Bouchard et Boukarim Dridi?

C'est incroyable de sa palme d'or. C'est très nombreux. César, effectivement, c'est une espèce de nouvelle nouvelle vague parce qu'ils ont été extrêmement longtemps à la marge du cinéma français et on peut imaginer les efforts qu'il a fallu.

Et surtout, leur présence aujourd'hui, c'est quand même une trace qui a quelque chose qui va mieux dans la société française. Du Pont-la-Joy, ça inspire de terribles faits divers du début des années 70. Et c'est vrai qu'on peut parler aussi des années précédentes. Il y a quand même le meurtre de Gilles Ali Ben Ali qui heurte l'opinion, qui mobilise Sartre et Michel Foucault en 71.

Et il y a quand même cet énorme vague d'Arabicide dans le sud de la France. On parle de Ratonane, mais il y a un journaliste italien qui s'appelle Fausto Giudice, qui parle lui d'Arabicide.

On a quand même franchi un grand pas par rapport à cette période. Certes, beaucoup reste à faire, mais néanmoins, avec le recul, je pense que du Pont-la-Joy, dont vous avez extrêmement bien parlé, on se rend compte de la valeur pédagogique de ce film et de ce succès, en long terme, extrêmement important. Parce que du Pont-la-Joy, c'est l'antithèse du discours politique du milieu d'année 70 et notamment de 73.

Mais qui essaie de cacher la réalité de racisme. Mais qui disait clairement, Pompidou aux conférences de presse ou le porte-parole de l'Élysée, qui s'appelle Olivier Styrne à l'époque, qui n'en parle pas du gouvernement, qui disent, le racisme, n'en parlons pas. Effectivement, il ne

## [Transcript] Affaires sensibles / "Dupont Lajoie" : un tournage à racisme-sur-mer

faut pas en parler parce que si on n'en parle, ça va réveiller cette sorte de vieux démon.  
Et du coup, le fait de ne pas avoir traité ce sujet-là, alors qu'il émerge au début des années 70, c'est bien fait connaître à la société française un certain retard, en tout cas une forme de déni sur ce sujet.

Très bien, merci infiniment, Julien Gardner pour tous vos éclairages. Merci, au revoir.

Sous-titrage ST' 501